

Zoé

L'orage gronde dans un fracas de roches éboulées. Il s'éloigne. Je suis épargnée, je serre frileusement le drap rêche sous mon menton, ça m'irrite tout autour du grain de beauté, on passe à la rapette à muscade ma verrue de sorcière plantée du pavillon de ma mauvaiseté. Vers l'unique poil noir et bouclé remonte une coulée de fumet, la fille sale, pirate en jupons, ni foi ni loi aucune mais devinez ce que la souris, fée de miséricorde, a déposé sous mon oreiller ? Un vibromasseur. Modèle de Noël : il brille de mille feux. Glissé par mon rat poivre et sel à la queue ondoyante sous ma taie d'oreiller fleurant la lavande éteinte. Apporté entre ses incisives tranchantes, sous ses frémissantes vibrisses inquisitrices. Je laisse échapper un sanglot. Le champ brûle et ça embaume et ma grand-mère avec, l'orage claque un nouvel éclat de colère, il cherche qui a osé brûler ses sorcières, je mâchonne mes lèvres et fais grincer mes dents.

Il est si attentionné, mon gros rat. Il a cavale sur ses petites pattes cliquetantes pour m'apporter le présent. Le parc occupe le centre de la ville, comment faire si ce n'est le traverser ? De toute sa vitesse, de crainte que des canailles ne lui jettent des pierres, au moment périlleux où il a dû longer le haut de la caverne aux canards. Là vient se noyer, sous une peau de feuilles mortes et de papiers gras, la rivière. C'est marrant comme sont les gens : avant de se charger des maisons, des écoles, hôpitaux, et tandis que l'odeur prenait à la gorge et piquait les yeux, que ça tonnait au-dessus des têtes, c'est la rivière qu'ils ont commencé par désencombrer, passant les gravats de bras en bras d'une longue chaîne humaine jusque de l'autre côté de la grille de fer forgé pliée au ventre comme un trombone. Des heures d'effort et la rivière a retrouvé ses détritits d'ordinaire. Les canailles aux lèvres violacées sur leurs dents éclatantes peuvent de nouveau venir faire rouler leurs bras aux rames des canots de bois que loue le propriétaire du manège – une bouchée de pain, la peinture s'écaille et il faut écopper. Ma grand-mère ah aimait le ruisseau qui chantait derrière leurs maisons, à l'ombre des tilleuls elles brodaient ensemble le linge et sur le mien la mienne jetait quelques gouttes de l'essence capiteuse mais miraculeusement les canots ont été épargnés, c'est heureux car vu l'état des chevaux de bois, le gardien du manège ne fait pas son beurre, il lui faut pour sûr le revenu des canots. Personne ne le faisait, son beurre, on dormait dans nos hardes et peut-être les chevaux auraient-ils été démontés pour bois de chauffage s'il n'y avait eu toutes les images pieuses épinglées sous le

chapiteau peint de nymphes. Les rameurs se moquent à gorge déployée, un chapeau de paille tombe à l'eau, ça fait rire de plus belle.

Mon rat a dû filer sur les pierres déchaussées. Des cailloux plus grêles tombaient mourir dans l'eau croupie. Échouant sur une barquette entre deux moignons de frites ramollies. Ou une feuille vitrifiée de magnolia. Vite, il ne fallait pas qu'il soit vu, ou lui aussi trouverait la mort dans ce cercle de mare. La cane de Barbarie, c'est à coups de bambou, il en repousse à profusion près du coude de la rivière, sur son nid qu'elle ne voulait pas quitter. L'après-midi, me rapporta mon rat. À son retour. Ils avaient mis le feu au champ l'encerclant empêchant les vieillardes de s'enfuir. Le matin même, je contemplais son canard qui ante mortem lui lissait les plumes tandis qu'elle trônait au centre d'une bouée de duvet gris, la tête à peine visible derrière une fleur de pissenlit se poussant vers le ciel comme une liane de haricot magique. Le mâle ils avaient battu d'abord, réduit en charpie, qu'il était laid, mon dieu qu'il était laid, c'était interdit d'être aussi laid, canard du diable, possédé ! criaient-ils. Lui non plus ne voulait pas laisser le nid, ou la cane. Certains trépignaient de joie de leurs corps athlétiques, pieds joints, quand les autres battaient et battaient et battaient et battaient et battaient le canard. Le soir l'orage éclata et les crottes exhalèrent sous ma fenêtre ouverte un dernier soupir, avant d'être balayées par la pluie, souvenirs de chiens en errance. Elle était folle ma grand-mère, elle a dansé dans les flammes comme la lumière dans les torches.

Oh je le connais mon rat, il est exigeant, il a dû faire une kyrielle de sex shops avant de jeter son dévolu sur mon cadeau, mon cadeau. Le poil grasseyé, dans les égouts, nuque raidie pour ne tremper ni vibro ni large noeud rose, dont la vendeuse du sex shop de la rue Robespierre, je la connais, toujours les ongles vernis, un large ruban fuchsia autour du joyau, entre les épilures et les étrons surnageants. Je soulève mon oreiller, le vibro étincelle, la gorge au chaud dans les plis du taffetas. Mon cadeau, mon cadeau.

Ma main l'a rencontré par hasard, alors que sur le ventre, tête enfouie dans l'oreiller, on sait jamais, s'il restait un atome de lavande, coudes repliés j'essayais d'échapper au réveil hystérique. Surprise par le contact froid, je me suis redressée, l'objet bien en main. Bel objet, équilibré, prise parfaite. J'avais appris à tirer le gibier avec mon grand-père j'étais un as et le gars allongé sur le tertre aux oies rôties riait de me voir nue dans sa veste immense d'uniforme dégommer les furies enflammées comme des têtes de pipe si de leurs jupons une escarville avait été emportée c'est toute la récolte qui partait en fumée après le tir au stand on achetait des pralines parfois une pomme d'amour, mon gros rat roulé en boule sur son oreiller taché de

gris et de jaune fait mine d'être encore endormi, le matois. Comme si je pouvais avoir oublié que l'alarme d'ordinaire le fait bondir tout d'une pièce, fourrure hérissée, pattes raidies et yeux hagards ! Il me fait rire !

Assise sur les talons, en peau : le tissu lui déclenche des crises d'éternuements. Merci, mon rat d'amour. Mais il feint de dormir encore, il attend : rien ne le presse jamais, la vie a, dit-il, son rythme propre. Alors que moi comme un voyou comme un fou comme un chien comme si j'ai failli mourir demain mais mamie avait dit n'aie pas peur ma chérie, la mort n'est qu'un changement de corps. Qu'importe pour mon rat si mes dents de lait sont tombées il y a belle lurette. Il sait qu'elles n'avaient pas été assez pleurées et réclamaient justice, comme toutes les autres, arrachées par un dentiste incompetent, censurées par la mode qui sévit jusque dans nos bouches, délogées par un boyfriend furibard...

Alors voilà justice faite, tardivement la souris est passée déposer sous mon oreiller de quoi me consoler. Pour une molaire au moins, vu la taille de l'engin. Qui à la base se réchauffe dans ma main, tandis que mon rat attend tel une statue de marbre, ou presque. Au milieu du duvet buissonneux de son ventre, la hampe rouge de sa fleur exotique s'est redressée. Merci, mon rat. J'examine le sceptre. Équilibré. Froid dans la bouche, que je dois ouvrir en grand, c'est toujours comme ça pour les prothèses. Faites aaah. Je m'exécute. Ce n'est pas là place pour la pièce. Je m'en doutais, mais il faut toujours porter à sa bouche les choses inconnues. D'ailleurs mon rat fait poindre au centre de sa fleur une perle de rosée nouvelle. Temps de waterstress. Convergent vers la perle, avant de s'enfuir sur la ligne de sa queue jaune, les éclats de lumière jetés par mon golden dildo. Altier comme un mirador. Mon rat dort. Je coule vers lui, fesses en l'air pour mieux respirer.

Le chevalier en armure dorée entend l'appel. Sonne l'olifant. Je trébuche sur les aiguilles de pin, le parachutiste me suit, dans le vent de l'orage il laisse derrière lui une bulle de chewing gum géante prise dans les branches. C'est trop tard, debout au bord du champ, moi accroupie nue dans la veste de l'officier je ratisse la cendre du bout d'un bâton ma mounette sale m'envoie son odeur de poisson et ma grand-mère grandit en moi. Ça me démange sur le menton, ça va sortir. *My God !* tombe de la bouche du grand soldat. Déférente en révérence, j'invite de la langue la larme séminale à oindre mes dents survivantes, j'adoube mon pion gaillard vers une case enténébrée. Dans les confins les plus reculés les preux chevaliers encarapaçonnés s'illustrent de leurs faits de légende.

L'assaut est donné, je frissonne, toujours ces romans de chevalerie m'ont tenue en

*Marie-Laure Schultze\_Monogloses\_version\_trim1\_2016.*

émoi, timide princesse blanche aux longues robes fluides et aux coiffes vertigineuses.

*Marie-Laure Schultze\_Monogloses\_version\_trim1\_2016.*

Attention : c'est mal connaître mon rat que de croire qu'il me laissera seule dans cette joute : lance en avant, le voici qui jaillit. Oh, bonjour à toi, belle journée qui commence si bien, par un présent sous mon oreiller.